

Robert F. Cook

Baudouin de Sebourg: Un poème édifiant?

La chanson de geste ou chanson d'aventures du XIV^e siècle¹ donne l'impression d'une œuvre d'amusement sans grande portée morale. "Cette littérature populaire n'avait pas d'autre raison d'être que de plaire aux masses," a dit William Kibler; Marguerite Rossi parle des "œuvres tardives ... dont le seul but est de divertir..."² La constatation est d'ailleurs traditionnelle et elle a ses bases dans les textes. Rien en effet n'est plus évident que la grossièreté de ton et de contenu qui caractérise si souvent ces poèmes, et qu'aucune moralité explicite ne vient contrebalancer. Il semblerait vain, à première vue, de vouloir donner à la structure lâche des épopées tardives une valeur morale quelconque. On n'a qu'à songer aux épisodes où Synamonde taquine le roi Baudouin de Bouillon, à ceux où Mabille séduit Garin de Monglane et qui ont suscité une réaction

¹ William W. Kibler a introduit le terme "chanson d'aventures" pour désigner les textes de forme épique datant de l'époque tardive (fin XIII^e-XV^e siècles; voir "La 'Chanson d'aventures,'" *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin. Actes du IX^e Congrès international de la Société Rencesvals* [Modena: Mucchi, 1984] II: 509-15), mettant ainsi l'accent sur le contenu et l'organisation des œuvres plutôt que sur leur forme. Le terme (utilisé pour la première fois par L. S. Crist dans son compte-rendu *d'Aye d'Avignon*, éd. S. J. Borg; voir *Le Moyen Age* 75 [1969]: 833-34) est fort utile, car il évite d'orienter le lecteur vers une comparaison trompeuse avec les épopées plus anciennes prises comme modèles, et dont les textes tardifs ne seraient que des copies imparfaites. Je m'efforce cependant de suggérer ici, comme dans d'autres travaux, que la tradition de la chanson de geste est plus uniforme qu'on ne l'a dit quelquefois. Je maintiens donc provisoirement les appellations "chanson de geste tardive," "épopée tardive" tout en reconnaissant les indéniables avantages de la nouvelle dénomination.

² William W. Kibler, "Relectures de l'épopée," *Au Carrefour des routes d'Europe: La Chanson de geste. Actes du Xe congrès international de la Société Rencesvals* (Aix-en-Provence: CUER MA, 1987) I: 125, cf. "Chanson d'aventures," 514; Marguerite Rossi, "Rapport introductif: Epopée française et épopée non française," *Essor et fortune de la chanson de geste*, I:248.

énergique de la part de Léon Gautier, pour être frappé par l'air gratuit de ces scènes amoureuses ou obscènes, et pour se rappeler le jugement de Gustav Gröber, qui a discerné dans nos chansons, avant tout, une *grob trivialwüurziger Realistik*.³

François Suard a enregistré, il est vrai, un "souci didactique" parmi les caractéristiques marquantes des chansons de geste tardives, mais Suard semble viser avant tout la rhétorique de surface, "de nombreux couplets moralisateurs et des proverbes."⁴ Y aurait-il, alors, disjonction, voire tension, entre les fréquentes sentences et proverbes qui jalonnent les chansons tardives (et qui représentent pour la plupart des adjonctions ou arrière-pensées assez visibles) et la narration elle-même?

Baudouin de Sebourc n'échappe pas à la tendance qui fait parler de nos dernières chansons de geste comme des œuvres essentiellement dévergondées; loin de là, il a contribué plus que tout autre texte à la formulation de cette thèse, car il a été de loin le premier de tous ces poèmes à voir le jour dans une édition moderne, et il est resté jusqu'à nos jours parmi les chansons d'aventures les plus fréquemment citées.⁵ Ainsi c'est lui que Léon Gautier a pris

³ *Grundriss der romanischen Philologie* II (Strasbourg: Trübner, 1893-1902) 815-16; pour Sinamonde, voir R. F. Cook, éd., *Le Bâtard de Bouillon* (Genève: Droz, 1972) 2510-715; le spectacle des amours de Garin et Mabille, dans les *Enfances Garin*, a arraché à Léon Gautier cette expression inoubliable de la morale littéraire offensée: "Quoi! C'est dans une heure de délire, c'est sous des baisers coupables que serait née cette grande famille épique! [celle de Guillaume d'Orange] Ah! Mieux valait ne pas naître!" (C'est moi qui souligne.) Voir Léon Gautier, *Les Epopées françaises*, 2e éd., IV (Paris: Welter, 1882, réimpr. Osnabrück, 1966) 156-58. Ailleurs, Gautier est moins sévère, parlant de "personnages . . . plus vrais" qui "ne sont plus condamnés à l'héroïsme à perpétuité" (516-17). Cf. Stefan Hofer, *Grundriss der romanischen Philologie*, 2e éd., I: *Geschichte der mittelfranzösischen Literatur* 1 (Berlin: De Gruyter, 1933) 103-05.

⁴ "L'Epopée française tardive, XIVE-XVe siècles," *Etudes de philologie romane et d'histoire littéraire offertes à Jules Horrent* (Liège, 1980) 453.

⁵ Louis-Napoléon Boca, éd., *Li Romans de Baudouin de Sebourc*, 2 vol. (Valenciennes: Henry, 1841), réimpr. Genève, 1972; cf. Edmond-René Labande, *Etude sur Baudouin de Sebourc* (Paris: Droz, 1940). Une nouvelle édition, par

pour modèle en esquissant la "physionomie morale" des dernières chansons de geste (II, 530-38). Gautier a reconnu dans le *Baudouin* "la plus basse pornographie" (II, 440). Pour Edmond-René Labande "le goût des deux auteurs est en certains endroits déplorable" (146); et Stefan Hofer s'est fait l'écho de Gröber en évoquant "die Tendenz des Autors . . . durch Vergröberung und Ubertreibung des schon bekannten, aus Volks- und Kunstepik genommenen Motive neues Interesse für eine schon absterbende Gattung zu erwecken" (104).

Or nous savons tout de même—ceux qui n'en sont pas sûrs le soupçonnent peut-être—qu'auteurs et public médiévaux ne faisaient pas entre littérature, amusement et moralité la même forme de distinction que nous. Il vaut peut-être la peine d'examiner sous cet angle-là le *Baudouin*, dont la réputation morale n'est visiblement pas des meilleures. Son contenu, et l'ordre des événements dans le texte conservé, nous offrent au moins une légère "surprise herméneutique."

Il convient de ne rien exagérer, d'abord. A l'ambiguïté des réactions savantes correspond, pour *Baudouin de Sebourc* au moins, une vraie ambiguïté sur le plan de la rhétorique, à laquelle d'ailleurs Gautier et Labande comme Suard n'ont pas manqué de faire allusion.⁶ Ainsi, en aparté, verbalement, le texte nous exhorte constamment à croire en Dieu, en Jésus et en la Vierge, et à les servir, tout en décochant maints traits contre les prêtres et en multipliant les allusions grivoises à l'acte d'amour. D'autres commentaires du narrateur nous rappellent le respect dû aux parents (2133-37, 4198-207; Boca, III, 90-97, V, 173-81) et à l'institution du mariage (17163-220; XVII, 631-58), le devoir des bons seigneurs (9174-83; X, 361-70), l'efficacité de la prière (10855-79;

L.S. Crist et moi-même, doit être publiée par la Société des Anciens Textes Français. Dans les pages qui suivent, les numéros des vers sont ceux de la nouvelle édition, suivis de la cote ("chant" et vers) de l'édition Boca.

⁶ A son habitude, Gautier qualifie cette ambiguïté de "mélange épouvantable de sensualité et de piété" (II: 536). Voir Labande, *Etude* 162-64; Suard, "Epopées tardives" 453.

XII, 7-31), et d'autres aspects de la moralité commune.⁷ Il ne faut pas oublier, par ailleurs, que dans le *Baudouin*, ce n'est pas toujours l'auteur qui parle, pas plus que dans le *Roman de la Rose*, et que l'approbation de l'auditeur n'est pas toujours attendue ni sollicitée. Par exemple, un chevalier insulte un autre en lui disant qu'il est trop vieux pour épouser la jeune fiancée qu'il revendique:

Vous ne li porriés faire ce qu'elle aroit beson:
une fie le mois vous sambleroit foyson;
mais le bille a mestier de plus pesant baston,
car dame si n'a cure d'omme, tant soit de non,
s'il ne scet bien buleter de son escorjon.
(23669-73; XXIV, 83-86)

La crudité de cette dernière allusion—il s'agit, selon toute apparence, du tamisage manuel (TL, I, 1205), qui s'accompagne évidemment de mouvements rappelant ceux de l'acte sexuel—ne doit pas cacher le fait qu'elle est proférée par le méchant de l'histoire, le traître Gaufrroi, qui parle ici dédaigneusement à son ennemi le bon comte d'Anjou.

Une enquête limitée à ces commentaires et interventions passagères serait néanmoins très incomplète. En effet, à côté de ces passages, le texte présente aussi certains épisodes et situations narratives, dont l'intention moralisatrice, malgré un air libertin superficiel, a probablement été claire dans l'esprit des rédacteurs et a dû être sentie par le public. Ainsi il serait vain de prétendre qu'auteur et auditeurs auraient ignoré tout ce que le comportement des prêtres dans le texte a de dégoûtant, mais cela ne veut pas dire qu'il s'agit d'une antipathie ni encore d'une indifférence envers la religion elle-même. L'exemple le plus frappant d'un clerc lascif présenté comme indigne de son office est fourni sans doute par l'épisode dans lequel un prêtre lubrique tache d'enlever à Baudouin son amie Blanche, épisode qui s'étend grosso modo du vers 6292 au vers 6694 (VII, 500-VI, 6), et dont voici le résumé.

⁷ Voir en outre les vv. 4114-22 (V, 88-96: la mort nous surprendra, il faut vivre en bien); 8114-19 (IX, 70-71: au contraire, il faut vivre à son aise); 4882-83 (V, 886-87: il faut mériter l'amour de Dieu); 7980-85 (IX, 64-69: il faut communier); 7987-88 (IX, 70-71: Dieu connaît nos actes); 6547-49, 6673-80 (VII: 757-59, 882-89: dignité des prêtres), etc.

Tout pétri de bonnes intentions ("ja de la journée encombrier n'avéra / li homs qui volentiers le messe escouterà," 6296-97), notre héros va entendre la messe à l'entrée d'un village, accompagné de Blanche. Le curé remarque tout de suite la beauté de celle-ci, et invite le couple à déjeuner, tout en recherchant un prétexte pour séparer la jeune femme de son amant. Le prêtre finit par accuser Baudouin, devant le maire, d'avoir refusé de s'acquitter d'une dette qu'il a inventée pour la circonstance (6416-29; VII, 625-38). Une tentative d'arrestation déclenche une rixe burlesque, mais le seigneur du lieu arrive à temps pour se substituer à la justice communale fourvoyée (6575-672; VII, 785-882), et le prêtre lubrique et mensonger, ayant avoué sa trahison, est mis à mort d'une façon assez cruelle. Les commentaires du narrateur sont sévères:

[Q]ui nette maison veut tenir par usaige,
ne prestre ne coulou ne tiegne en sa manage.
(6374-75; VII, 583-84)

Il ne regrette pas la punition infligée au prêtre:

Pleüst a Jhesu Crist et a son digne nom
tout li prestre qui ont telle condition
fuissent ensi servi et de telle fachon.
(6670-72; VII, 880-82)

Toutefois—et le phénomène est à retenir pour ce texte comme pour d'autres—le narrateur distingue explicitement (v. 6671) entre la fonction sacerdotale et celui qui l'exerce, d'où une apparence d'ambiguïté dont nous faisons peut-être trop de cas aujourd'hui.

Digne choze est d'un prestre quant il fait che qu'il
doit,
car par dignes paroles met en pain beneoit
le poissanche de Dieu; folz est qui ne le croit!
Et quant il est si dignes, bien regarder se doit
qu'il ne mèche son tampz en trez mauvais exploit.
(6673-77; VII, 883-87)

Ainsi Baudouin évite de tuer le prêtre malgré ce qu'il a fait, "pour che qu'il essauchoit le digne sacrement" (6549; VII, 759). Dans au moins un autre épisode important, le poème non seulement se fait l'écho d'une certaine sagesse proverbiale et cynique, mais encore il

semble prêter à des gens de religion un comportement contraire à celui qu'exigerait leur statut. C'est le fameux épisode dans lequel Baudouin s'habille en moine, lors d'un voyage en Hainaut, pour ne pas être reconnu (15329-6369; XVI, 1-1050). Il profite de son déguisement pour entendre la confession de Blanche et celle de son ancienne maîtresse, Marie de Sebourc; ce sont deux inventions parmi les plus astucieuses de l'œuvre.

Or les attitudes qu'adopté le héros pour empêcher que son déguisement ne soit pénétré sont particulièrement paillardes. Il reçoit l'hospitalité de l'abbé de Saint-Amand (à Bruges?). Ayant bien mangé, et surtout bien bu, Baudouin prétend qu'il ne lui manque plus qu'une chose: "... je vœil que me menés / Veoir de vous nonnains qui ches chus ont lardés" (15391-92; XVI, 65-66). L'abbé s'en excuse:

"Nous n'avons chi aval albie ne moustier
la ou il i ait dames pour nous a resveillier;
mais a ches puchelletes qui l'herbes vont quellier,
a chelles nous convient nous déduis apaisier:
cascuns n'a mie nonnes pour lui [a] soulatier."
(15395-99; XVI, 69-73)

"Si vous étiez chez nous," répond Baudouin, "je vous fournirais de la *char de nonnain*;" mais il accepte l'offre qui lui est faite de la fille du boulanger, et tout se termine bien.

Ici encore nous devons nous garder de croire que la situation traduirait un anti-monachisme simple ou qu'elle relèverait du pur libertinage. Justement, Baudouin n'est pas moine, il ne fait que suivre ce qu'il pense être les coutumes monastiques. Toujours est-il que sa demande est parfaitement comprise, et l'abbé ne manque pas d'y donner suite. D'où, justement, le rire: le comique dépend d'un consentement chez le lecteur à voir, dans ces agissements, une déformation *a contrario* d'un statut en lui-même valide. Il y a tout de même ici autre chose qu'un anticléricalisme brut. Surtout dans le premier cas cité, celui du prêtre lubrique, comme dans certains fabliaux, comme quelquefois dans le *Roman de Renart*, la duplicité est châtiée, et nous pouvons croire que l'auteur de l'épisode avait un concept très net de la conduite que l'on est en droit d'attendre d'un bon prêtre.

Ce que j'entends mettre en évidence ici, cependant, ce ne sont pas ces velléités d'ambiguïté, mais plutôt un tournant essentiel dans la carrière de Baudouin lui-même, un revirement moral qui a des répercussions sur le plan de la structure. Les critiques ont eu tort, en effet, de parler du poème comme si son héros avait le même caractère et se livrait aux mêmes activités d'un bout à l'autre du texte. Baudouin de Sebourc passe au contraire par une sorte de conversion qui règle sa conduite laissée longtemps incontrôlée par l'absence de direction. La structure fondamentale du poème tel que nous le lisons est bien celle de la chanson d'aventures, c'est-à-dire, pour l'essentiel, celle de la quête.⁸ Baudouin est séparé jeune de sa famille; en tout cas il est orphelin de père; élevé incognito, il passe sa vie à se forger une identité plutôt qu'à en rechercher une qui existe déjà. Malgré la promesse erronée du v. 83, il n'hérite pas de son père (c'est un fils puîné), mais se voit dans l'obligation—bien de son temps et de sa classe—d'aller chercher fortune, d'abord en Europe, ensuite en Palestine.⁹ Sa quête n'est donc pas celle d'une famille perdue, comme on pourrait le penser. Il n'a aucune idée, aucun soupçon concernant ses origines et son rang. Il est fils de roi, et (comme dans le cas de Hugues Capet, Mainet, Rolandin et d'autres héros) une élévation éclatante l'attend. Mais il est, dans un sens littéral, *mal élevé*: s'il est vrai que son père nourricier est de la petite noblesse, il existe néanmoins un écart entre ce que Baudouin est fondamentalement, ce qu'il sera (prince de Nimègue et roi de Jérusalem) et ce qu'il paraît être provisoirement (enfant trouvé, aventurier sans assiette sociale). Il manque quelque chose à Baudouin jeune: ce n'est pas la force, ce n'est pas la séduction, mais il ne sait pas se conduire: ne disons pas qu'il s'agit de la Grâce, pour ne pas ouvrir une boîte à Pandore qui pourtant en a bien besoin; disons que c'est lorsqu'il découvrira et assumera certaines de ses responsabilités que Baudouin triomphera de Gaufrroi, retrouvera sa famille—frères, cousins, mère, et fils—et rejoindra, comme à l'improviste, le cours d'une Croisade qui apparemment n'attendait

⁸ Voir Suard, "Epopée française tardive" 451; Kibler, "Relectures de l'épopée," I: 111-12.

⁹ Voir L.S. Crist, "On Structuring *Baudouin de Sebourc*" *The Romance Epic*, éd. Hans Erich Keller (Kalamazoo: Medieval Institute, 1987) 49-55.

que lui. Cette voie vers son destin, c'est tout de même un ange qui la lui montre, et de façon surprenante, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Les choses ne sont pas aussi simples, pour autant, qu'un résumé de quelques lignes pourrait le faire paraître. La carrière de Baudouin n'est pas simple en effet, car ses qualités nobles font bon ménage avec la fougue et l'emportement tout au long de la première partie du poème. L'épisode du prêtre lubrique, qui commence par une messe et se termine par un combat burlesque, en a fourni un premier exemple. La rédemption du héros, toujours pressentie, passe en fait par deux étapes. Voici en bref comment notre personnage se comporte et comment il est transformé.

Dès le début du poème, Baudouin de Sebourc est hanté par le démon de la concupiscence. Ce n'est pas de cette manière-là que le texte le décrit, et le terme paraîtrait à première vue déplacé dans la bouche d'un joyeux chanteur de geste. Cependant, les circonstances au moins ne font pas de doute. C'est aux moments où il s'agit de l'amour et des jeunes filles que Baudouin commet les infractions les plus marquantes de sa carrière. La séduction elle-même est d'abord traitée à la légère: c'est une sorte de jeu auquel le beau jeune homme se livre avec un plaisir que partagent ses nombreuses partenaires (2465-73; III, 425-33). Mais il séduit la propre fille du seigneur de Sebourc, son père nourricier, et lui fait un enfant (le futur Grand Bâtard, cf. vv. 5223-49; VI, 304-33); sommé par le seigneur d'épouser la jeune fille, Baudouin refuse en prétextant la facilité avec laquelle il trouve des femmes et en faisant une description ironiquement condescendante des désavantages du mariage (5234-42; ces paroles n'ont pas manqué d'attirer l'attention de Léon Gautier). La jeune fille promet de révéler au héros son identité s'il veut bien lui "faire honneur" en l'épousant; Baudouin quitte plutôt les lieux avec fracas. Tout cela est déjà peu reluisant; mais encore, lors d'un guet-apens arrangé par le seigneur de Sebourc, Baudouin s'attaque à celui-ci et le frappe, promettant de recommencer si jamais il trouve son père nourricier sur son chemin (5308-63; VI, 392-450).

La tromperie et la désinvolture se conjuguent à nouveau dans l'épisode déjà mentionné où Baudouin, revenu de Bagdad après diverses aventures, se déguise en moine pour entendre la confession

de Marie de Sebourc; il apprend de sa bouche qu'elle a déjà pris un autre amant.

Mais ce sont là des épisodes pour ainsi dire secondaires; l'intrigue amoureuse centrale du texte est fournie par l'histoire des rapports entre Baudouin et Blanche, sœur du comte de Flandre. Le jeune homme tombe amoureux d'elle, et elle de lui, au cours d'un tournoi. Le comte s'en aperçoit et prépare un piège. Vêtu des habits de sa sœur, il se rend dans la chambre de Baudouin pour lui faire des propositions que Baudouin repousse avec indignation, car on l'a mis au courant (2991-3240; III, 953-1202). Le trompeur est donc trompé; mais peu après, Baudouin enlève Blanche pour faire d'elle sa maîtresse, sans autre forme de procès. (Il serait inexact de parler de viol à propos de cet épisode; Blanche devient la maîtresse de Baudouin de son plein gré, et partage toutes ses aventures jusqu'au moment où une victoire de Gaufrroi sépare les amants et met Blanche en son pouvoir.) Cependant, elle deviendra bientôt son épouse, quoique le texte évite de faire grand cas de leur mariage (9569-70; X, 764-65, cf. 7352-60; VIII, 674-82) et le MS. *B* ne raconte leurs noces qu'à la fin du poème, créant ainsi une incohérence aux autres endroits où ce mariage est évoqué (cf. nos variantes, vv. *24461-510; MS. *B*, fol. 371v; Boca ne reproduit pas ces vers).

Le lecteur aura remarqué que dans ces épisodes les torts ne sont pas tous du côté du héros. Ainsi en s'attaquant au seigneur de Sebourc, Baudouin se trouve en état de légitime défense, le seigneur l'ayant surpris en chemin avec une bande de dix hommes (de qui Baudouin triomphe prestement). Le seigneur de Sebourc finit d'ailleurs par reconnaître son tort. En outre, la ruse du comte de Flandre ne fait guère honneur à celui-ci. Mais Baudouin oppose toujours la ruse à la ruse et la force à la force, sans arrière-pensée.

Par ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, Baudouin fait preuve, même aux premières étapes de sa carrière, d'une grande noblesse de cœur et d'un sens aigu de la justice. Notamment, il soutient le comte de la Marck dans sa juste guerre contre le comte de Clèves venu lui contester son droit à la fiancée qu'on lui avait promise (6695-7371; VIII, 1-693); il met fin à la détestable coutume du droit de cuissage, établie dans la ville de Luzarches (Leeuwarden) par les sbires de Gaufrroi; il rend aux citoyens de cette ville l'argent qu'on leur a extorqué (7436-811; VIII, 760-1142). La façon dont Baudouin est présenté ici n'est pas sans rappeler la technique de

l'entrelacement (sans rien avoir de régulier), en ceci qu'elle nous livre l'un des deux Baudouin, le bon géant frondeur, puis l'autre, le grand seigneur en puissance, à tour de rôle.¹⁰ Il n'en résulte apparemment aucune tension ou indécision chez le héros; il est simplement acteur; c'est la succession des événements qui nous révèle les deux côtés de son caractère.

Le tout est donc de savoir si la désinvolture sporadique de Baudouin reflète l'état d'esprit d'un auteur amoral, si elle vise un public qui en ignore les retombées, ou si au contraire il est possible de déceler dans *Baudouin de Sebourg*, sous la multiplicité des aventures quelquefois scandaleuses, une tendance morale quelconque. Or c'est à partir de l'épisode de Luzarches que les choses se corsent, et le roman d'aventures commence à prendre un aspect plus nettement édifiant. D'une part, il arrive à Baudouin de Sebourg de faire des miracles, même à cette étape du développement qui le conduira bientôt à assumer sa destinée; d'autre part, il est toujours égal à lui-même, car il est travaillé par le péché aux deux tiers du récit comme au début.

Le premier trait—Baudouin de Sebourg faiseur de miracles—mérite une courte analyse avant de passer à ce qui paraît être l'épisode-clé de la conversion de Baudouin en saint croisé. L'on peut s'étonner en effet des scènes où il est donné à notre héros de sauver par son intercession la communauté chrétienne de Bagdad, d'autant plus que ces scènes précèdent précisément l'épisode de Baudouin moine, l'un des plus grivois du poème, comme nous l'avons vu. Néanmoins, ces épisodes peuvent se comprendre comme une autre manifestation de la technique dont nous avons déjà constaté les effets—c'est-à-dire l'espèce d'entrelacement irrégulier qui fait se succéder entreprises osées et gestes exemplaires.

Blanche, femme de Baudouin, est donc écartée de l'action; prisonnière de Gaufrroi à Luzarches au vers 9680 (X, 876), elle le restera longtemps (cf. 23450; XXIII, 848). Les voyages de

¹⁰ Cf. Suard, 451. Existe aussi dans le texte l'entrelacement qui fait se succéder les épisodes où Baudouin est le personnage principal et ceux où agissent ses parents et amis; nous en parlons plus en détail dans notre édition, sous la rubrique "Structure et composition."

Baudouin commencent alors; tout seul il visite la ville de Falise, dont il défait le roi Poliban au combat singulier, grâce à l'intervention d'un ange (9877-10542; X, 1074-XI, 488). C'est la première fois depuis son enfance que l'aide divine lui est prodiguée (un ange l'a aidé à réussir l'épreuve des pommes et de l'or, que le traître lui a imposée à l'âge de trois ans; vv. 962-1134; I, 959-II, 52). Mais le héros est toujours le même. En entendant seulement parler de la belle Ivorine, fille du Vieux de la Montagne, il est tout enflammé, et veut courir la rejoindre tout de suite ("je l'ai ja enameie," 10652; XI, 599). En route, cependant, Baudouin et Poliban font escale à Bagdad, où la communauté chrétienne est persécutée par le calife (10788ss.; XI, 629ss.). Sommés de rendre la pierre qui soutient le pilier central de leur église, les fidèles, que Baudouin incite à la prière, voient la pierre sortir de sa place sans que l'église ne s'écroule. Ce premier miracle est donc le résultat d'un effort commun du groupe, et l'on peut considérer que la participation de Baudouin, quoique soulignée par son rôle d'instigateur, n'y est pas pour autant décisive.

Un second prodige, cependant, est opéré par le seul Baudouin (11336-454; XII, 493-612); mais il doit d'abord passer par une première étape de la purification. Une forte maladie s'empare de lui; il perd à la fois la force qui lui avait permis jusque là de triompher de ses ennemis, et sa physionomie agréable:

Maigres devient et foibles et forment amatis,
s'ot une maladie, au voloir Jhesu Cris,
dont [t]elle punasie rendoit ichius marchis
que devant l'uis ne passe Crestiens ne Juïs.
(10962-65; XII, 115-18)

C'est sa pénitence; il se défait de tout orgueil:

"Or sui a voloir Dieu en tel povreté mis
que [je] n'ai pas vailiant j. tout seu[l] parisis!
si tu m'envoies mal, ch[è] est tous mes pourfis:
je le tieng a penanche et en fais et en dis:
encor, si vous voiliés, vrais Dieux, aroie pis.
Tené m'en vraie foi, biaux peres Jhesu Cris;
envoie me assés mal adés de pis en pis:
plus en a deservi que je n'en sui servis."
(10971-79; XII, 127-35; a du dernier vers figure
ai, première personne.)

Ce passage, qui semble avoir échappé aux critiques, a un certain poids. La séquence ainsi que le sens des remarques du héros sont clairs; l'expérience est celle que décrivent certains textes didactiques (vies des pères, vies de saints . . .). C'est après avoir vécu cette maladie et ce dénuement que Baudouin sauve à nouveau, et tout seul cette fois, les Chrétiens de Bagdad.

Car le méchant calife n'est pas satisfait du premier miracle; à nouveau il met la communauté des croyants en demeure de prouver la vérité de leur foi, en faisant état d'une promesse de l'Écriture: la foi peut déplacer les montagnes,

[S]'il estoit .j. hons en creanche rieulee
si bons et si loiaus, de si vraie pensee
qu'otant de justetet fust en lui espiree
c'uns grans de seneveil est grans parmi la pree....
(11119-22; XII, 275-78)

On a beau lui répondre que tout homme est pécheur ("nous ne valons mie d'estre ainsi secouru"); le calife insiste. Les Chrétiens désespérés entendent alors une voix céleste qui leur annonce la présence dans la ville d'un "saint homme de bonne nourechon," et dans une scène qui n'est pas sans rappeler la vénérable *Vie de Saint Alexis*, ils se rendent en procession chez le savetier qui héberge Baudouin. Malgré les protestations de celui-ci, la foule l'emmène à l'église:

A eüreis se tient qui sa cote soullie
poet froter et baisieret touchier une fie:
bien croient que lor puist garir de maladie.
(11371-33; XII, 529-31)

Cette petite vie de saint se termine sur la prière de Baudouin et le miracle se produit:

Et nous fait la cronnike dire et autorisier
que Diex, a la priere Bauduin le gerrier,
fist li montagne aleir et partir et cangier.
(11415-17; XII, 573-75; cf. 11452-54; XII, 640-42)

Nous voilà, à notre grand étonnement peut-être, conduits à admettre Baudouin de Sebourc au rang des saints faiseurs de miracles.¹¹ Mais l'histoire de ses aventures est loin d'être terminée. En effet, sa transformation n'est que partiellement accomplie; l'alternance décrite plus haut se poursuit. Sa nouvelle identité cédera tout de suite la place à des vestiges de l'ancienne: il lui reste à recevoir une leçon décisive.

A partir du vers 11686 (XII, 853), donc, il y a à nouveau changement de lieu et de style. Subitement guéri de sa maladie, Baudouin se souvient d'Ivorine. Il est "d'amour esragiés" (11699; XII, 866). Parvenu au palais du Vieux de la Montagne, Baudouin séduit la jeune fille, dont le personnage cumule plusieurs fonctions narratives ou folkloriques; ainsi elle rit pour la première fois de sa vie en voyant le héros. De même, elle est, motif oblige, secrètement chrétienne (11965; XIII, 216) et tombe tout de suite "amoureuse" de Baudouin comme lui d'elle (11924-26; XIII, 174-75; 11933-52; XIII, 183-203). Les aventures du couple Baudouin-Ivorine seraient trop longues à raconter; il suffit de noter que Baudouin oublie Blanche dans les bras de la jeune Sarrasine, et que leur idylle amoureuse a lieu le plus tôt possible (c'est-à-dire, en fait, aux vers 14054-81; XIV, 1428-58). La sainteté du héros serait donc fort compromise, s'il n'y avait pour en constituer la base que les miracles dont nous venons de parler; et le poète manquerait effectivement de suite dans ses idées.

Le futur croisé quitte cependant Ivorine, et ses aventures se poursuivent, à travers le Paradis terrestre, l'Enfer, la Norvège, le Ponthieu, Nimègue. Baudouin, nous l'avons dit, se déguise en moine et revoit Blanche, mais ne parvient pas à la sortir de prison (14081-6369; XIV, 1458-XVI, 1050). C'est à la suite de toute cette série d'événements que le Ciel reprend ses droits. Revenu en Orient, Baudouin affronte le lion blanc qui hante les environs de la ville d'Abilant. Le lion, au lieu de l'attaquer, roule par terre en agitant sa queue:

une chiere li fist sans lui contrairier...

¹¹ S'agit-il d'un don de Dieu au futur roi de Jérusalem, comme le feraient croire les vv. 11430-35 (XII, 588-92)?

Jhesus Crist li faisoit pour le dansel aidier,
car li dansiaus faisoit tellement a prisier
que Diex li monstra bien qu'il l'ama et tint chier,
comment car il eüst main pesant encombrier.
(16699-706; XVII, 181-88)

Le lion emmène notre héros jusqu'au lieu où est caché le Saint Sang, précieux relique depuis longtemps égaré. Baudouin de Sebourc sera dorénavant le gardien de ce "joyau." Aidé du lion, il devient maître de la ville et libère les Chrétiens qui s'y trouvent. Baudouin paraît maintenant destiné à une carrière semblable à celle d'Yvain, puisqu'il a un compagnon puissant et magique. Le rôle que doit jouer le lion blanc n'est pourtant pas celui auquel on s'attend, comme nous le constatons presque tout de suite.

Car le héros entend prolonger ses aventures amoureuses; il a envie de revoir Ivorine (17061-62; XVII, 546-47) et part donc pour Bagdad, où il l'a laissée. Une fois en sa présence, il est à nouveau gagné par la concupiscence. Il descend du dos de son lion et embrasse la jeune femme ".x. fois en .j. tenant";

et s'il fust a privet, sus lui tant s'escaufa,
ou qu'il fuist o la belle, briement l'abatist ja
et en fesist son gré, car moult le désira.
Si grant samblant d'amour la endroit li monstra
que Blanche sa mouiller du tout en oblia.
Du pechiet de luxure tellement s'atourna
que coer, corps et pensee et avis i tourna;
li biauté la puchelle tellement l'enflamma
que de tous autres fais li bers entr'oblia.
(17154-62; XVII, 639-47).

Dans ce passage, par conséquent, nous pouvons dire qu'il est ouvertement et spécifiquement question de la luxure chez Baudouin de Sebourc. C'en est fini de ses amourettes, pourtant, et à cet égard le texte est formel.

Or escoutés le signe que Diex i demonstra,
et j. tres bel exemple je vous en dirai ja:
trop se mesfait li hons que femme espousé a
d'abiter à .j. autre ...
(17163-66; XVII, 648-52).

Avant de poursuivre sa narration, le rédacteur développe cette idée en une vingtaine de vers: l'adultère, nous dit-il, fait de l'homme un allié du diable; le repentir et la confession peuvent certes nous sauver, mais celui qui commet le péché dans le dessein de s'en laver à loisir dédouble le poids de son méfait; et qui peut savoir s'il vivra assez longtemps pour obtenir la confession?¹² L'exemplum promis ne tarde pas à venir; Baudouin, tout enflammé, se penche déjà sur la jeune fille, lorsque tout à coup le lion blanc agit:

En chelle hoerre, signour, que la belle acoloit,
li lions vertueus, qui si dignes estoit,
vint a le damoisele; des pates l'aherdoit
et, voiant tout le pople qui estoit la endroit,
devoura le dansele, le coer li esrachoit,
et puis s'en departi et morte le laissoit.
Onkes ne dist c'un mot quant il s'en departoit:
"Amende che mesfait, car Diex voilt qu'ensi soit."
(17191-98; XVII, 680-87).

Et là-dessus, le lion s'envole comme une colombe, pour ne jamais revenir. C'était un ange. Avertissement brutal, dirons-nous, dont la portée structurale n'est pas tout à fait claire, car c'est la jeune fille qui est tuée à cause du péché de Baudouin. Toujours est-il que celui-ci le comprend parfaitement. Le chevalier adopte lui-même la rhétorique moralisante du narrateur, qui du coup n'a plus cet air gratuit dont nous avons parlé au début:

"Diex m'a donné exemple qui me doit estre bons:
ordenes de mariage, chertes, ch'est j. biaux nons;
qui bien ne le maintient, il vaut pis que larons.
Pour che qui pris m'estoit fauce devotions,
m'en a Diex proprement monstrees les fachons.
Or m'en voil amender: le pechiés est fellons."
(17211-16; XVII, 700-05)

¹² Cf. la "casuistique" de Sinamonde dans le *Bâtard de Bouillon*: "Par che pekiét n'iert ja vostre ame dampnee . . . Pour une patenostre a dire le vespree, /En seriés vous rassos, c'est verités prouvee" (2588-92). Labande a vu que l'épisode d'Ivorine avait une portée morale—l'intervention du narrateur n'en laisse guère douter—mais il n'en a tiré aucune conclusion concernant la structure de l'œuvre (*Etude* 42).

Et cette fois ce n'est pas une maladie qui lui est envoyée: Baudouin de Sebourc entreprend la pénitence de son propre gré. Il s'éloigne de ses compagnons et chevauche tout seul à travers le désert à la recherche d'un lieu d'hermitage. D'autres aventures l'attendent; il reste encore au lecteur près de neuf mille vers à parcourir avant la fin du texte conservé. Mais (comme l'a remarqué Labande il y a longtemps),¹³ ce sont des vers d'un ton nouveau. Nous revoyons la Picardie, Gaufrroi, la reine Rose, le Grand Bâtard et les trente fils illégitimes de Baudouin (maintenant grandis et devenus de puissants guerriers). Nous faisons la connaissance du roi de Jérusalem, du roi de France, d'Ector de Salorie. Les chevauchées, les champs clos, les trahisons, et les voyages se succèdent rapidement. Mais jamais plus, à partir de la scène où Baudouin reçoit son message du Ciel, il n'y aura de grivoiserie. Ce chapitre dans la carrière du héros est clos. Dorénavant, ce sera la consécration: révélation de l'identité du héros (22384-475; XXII, 961-1064), victoire sur Gaufrroi dans un duel héroïque, libération de Blanche, prise de contact avec ses frères et sa mère (23467-4712; XXIII, 862-XXIV, 1128, cf. 20939-46; XXI, 316-23), et enfin le don d'un fief en Palestine et la découverte de son fils aîné au cours d'un combat singulier (24989-5778; XXV, 255-1007). L'alternance des deux aspects du personnage, qui n'a jamais été une incohérence, cède la place à la stabilité. Baudouin de Sebourc suit inexorablement le chemin qui le mène en Terre Sainte, et qui nous ramène au Cycle de la Croisade. La mort saugrenue d'Ivorine a déclenché la prise de conscience d'un futur roi de Jérusalem.

Une analyse poussée (quoique encore incomplète) de la carrière de Baudouin de Sebourc fait ainsi ressortir des caractéristiques méconnues du héros et permet de prendre connaissance des grandes lignes du trajet moral qu'il suit sur des milliers de vers. Ramener tout cet immense poème à ce thème seul serait à coup sûr l'amoinrir. Un principe se dégage néanmoins de notre enquête, et il vient utilement compléter ce que nous avons quelquefois dit et répété au sujet du genre épique tardif. Suard a reconnu dans la chanson de geste tardive un type nouveau de

¹³ *Etude* 70-74, 154, etc.; l'hypothèse d'un second auteur n'est sans doute pas à retenir, mais le contenu et le style du poème changent effectivement, et c'est aux alentours du v. 17000 que ce changement se produit.

personnage, qui "fait preuve d'irrespect à l'égard de l'autorité établie" (452); j'espère avoir montré que dans le cas de Baudouin de Sebourg, au moins, l'irrévérence n'est que provisoire. Celui que Léon Gautier a qualifié de "gros débauché brutal qui n'a que des sens ..." et de "type abject" (II, 531) devient, au cours de ses aventures, un chevalier selon l'ancienne mode, digne de participer à la guerre sainte. Celui qui doit monter sur le trône légendaire de Godefroi de Bouillon n'est pas un simple *picaro* ou un joyeux luron. La *Bildung* de Baudouin de Sebourg est fort délayée et passe par des étapes variées qui en ont longtemps caché les tendances. Le doute, cependant, n'est pas permis: il y a bien, dans ce vaste poème, crise et résolution. C'est le pénitent de Bagdad et du désert d'Argos qui triomphe de Gaufrroi et assume l'identité du grand croisé.

J'ai donné volontiers à l'analyse précédente une forme traditionnelle, très simple, ne donnant lieu pour l'instant à aucun développement critique de type "moderne," ou avancé; cela veut dire, entre autres, que je n'essaie pas d'échapper à la règle herméneutique qui nous impose de reconnaître dans le texte les éléments à propos desquels nous nous avisons de l'interroger. Autrement dit, si Léon Gautier avait lu le *Baudouin* de cet oeil-là, il aurait constaté la même séquence, car (sauf erreur strictement empirique) elle *est présente* à qui la perçoit, absente uniquement tant qu'elle n'est pas remarquée. Nous pouvons même dire que l'analyse donnée ci-dessus, en ceci qu'elle ne fait que reprendre des événements du texte, en caractérise la lecture la plus naïve—cette lecture même que Gautier, obnubilé par des éléments somme toute mineurs, pensait probablement avoir donnée sans l'avoir fait en réalité. C'est ainsi qu'il convient d'aborder certains problèmes de base, cette base ayant été posé par nos prédécesseurs et faisant inéluctablement partie de la discipline. Il ne s'agit pas d'insister pour que tout poème médiéval soit moralisateur; il s'agit de s'assurer que la question a été méthodiquement posée avant d'affirmer le contraire.

Dans le cas présent, la question herméneutique préalable permet d'ouvrir tout de même des perspectives intéressantes, dont il faudrait parler au moins de façon sommaire.

—Faut-il reposer la question de l'atmosphère morale dans les chansons de geste de la dernière heure? Il faut reconnaître, avec Kibler, qu'il ne s'agit pas d'un "message politique ou social"

("Chanson d'aventures" 515), en ce sens précis que nous n'avons affaire ni à de la propagande ni aux revendications d'une classe quelconque. La moralité en question serait personnelle, mais non sans répercussions pour la vie en groupe. Une analyse morale portant sur ces textes pourrait avoir, dans cette optique, une importance historique plus large que prévu; il ressort de ce qui précède, au moins, que certaine tendance du Moyen âge finissant à l'affirmation d'une moralité publique, commune, se retrouve dans un de ses textes-clés. Cependant, je ne désire pas trop affirmer; comme la chanson de geste classique, la chanson tardive est trop variée pour être représentée par un seul texte, fût-il long de près de 26.000 vers. Le lecteur se sera rendu compte au contraire que mon étude est partiellement motivée par l'idée de la complexité de ces textes.

Ayant étudié le *Baudouin*, justement, de façon intermittente depuis 1967 (et l'ayant longtemps lu comme une œuvre de pur divertissement), je me rends compte des difficultés qui attendent le lecteur qui désire tenir compte de toutes les possibilités que recèlent ces textes si vastes. La question de la moralité ne laisse pourtant pas d'intriguer, et il serait intéressant d'examiner d'autres chansons tardives à la lumière de cette question. Y a-t-il, en fait, contradiction à dire qu'un texte à portée morale est capable de déclencher de temps à autre le gros rire? Un texte ne peut-il être en même temps grossier et édifiant? Quelle que soit notre réponse à cette question, il semble acquis que l'attitude de nos prédécesseurs a été trop étroite.

—Avant la parution des études de François Suard, le public des textes tardifs a été communément décrit comme "bourgeois," selon une vieille mode qui attribue aux publics une personnalité et qui se plaît à retrouver ensuite cette personnalité dans les textes. A été appelé bourgeois en littérature, on le sait bien, ce qui est réaliste, trivial, cru, et le reste. Or si nous reconnaissons une tendance morale au poème, allons-nous modifier en conséquence notre image de son public? Et si oui, justement, par quel biais? En convenant qu'un texte moral, qui selon la tradition serait un texte chevaleresque et courtois, pouvait néanmoins être grossier, comme le sont, dans le cas le mieux connu, les fabliaux, comme l'est à certains moments le *Baudouin*? Ou en prétendant que seul un public grossier—donc populaire?—a pu goûter un texte grossièrement moralisant? Ou en avouant simplement que nous sommes en fait mal renseignés sur le public des chansons de geste tardives—qui a pu et a dû être mixte,

comme Suard, Kibler et moi-même l'avons suggéré?¹⁴ Il serait à coup sûr utile d'élargir nos concepts de l'horizon d'attente pour ces poèmes, quelle que soit la classe sociale envisagée.

Nous savons bien en tout cas qu'une classe ainsi décrite ne peut servir de pierre de touche en ce domaine, car elle n'a pu avoir aucune existence en tant que classe sociale distincte, dans la réalité bigarrée du XIV^e siècle. Il reste à déterminer dans le détail les attitudes morales et les goûts réels des classes supérieures et inférieures pour la période, trop souvent ramenées à des formules "courtoises" ou "populaires." La même règle vaut pour le public que pour le genre, d'ailleurs: la réception étant une affaire d'expérience individuelle aussi bien que collective, il a très bien pu y avoir des chevaliers de haut rang attirés par la grivoiserie et la moralité simplificatrice, des bourgeois égarés (à leurs moments perdus) dans le rêve de l'aventure divertissante, et ainsi de suite. La conscience de l'individu même est-elle d'ailleurs constante?

Comment, à l'aide de quelles techniques, faut-il lire ces textes? Nous conviendrons que les jugements de Gaston Paris, de Paulin Paris, de Léon Gautier rapportés par Kibler ("Relectures " 104) ont été portés à la hâte. Les poèmes supportent-ils, alors, le travail de l'interprète littéraire tel que le conçoit la critique actuelle? Notamment: la séquence que croit discerner un érudit après plus de vingt ans passés dans la proximité du texte aurait-elle été sensible à la première audition? L'aspect décousu de nos chansons, leurs contradictions apparentes (sont-elles réelles?) interdisent-ils pour autant toute tentative d'interprétation globale de notre part? Et par ailleurs: y a-t-il quoi que ce soit d'historiquement universel dans la répugnance, dont a fait preuve la philologie classique, pour la représentation littéraire des liaisons sexuelles en dehors du mariage, ou pour la critique des mauvais prêtres? Le public ancien, par ailleurs inconnu, en tirait-il quelque chose en se saisissant des

¹⁴ Suard 456-57; Kibler, "Relectures" 124-25; Cook "'Méchants romans' et épopée française," *L'Esprit créateur* 23 (1983): 69. Les remarques d'Albert Gier, qui voit dans *Hugues Capet* "l'image tentante d'un monde meilleur, où le roi, les nobles et les bourgeois . . . vivent en harmonie" sont également intéressantes pour notre propos. Voir "*Hugues Capet*, le poème de l'harmonie sociale," *Essor et Fortune de la chanson de geste*, I, 69-75.

références culturellement significatives, pour grossières qu'elles aient été?

—Cela nous ramène à des considérations de forme. Dans ces mêmes pages j'ai récemment exprimé l'hypothèse selon laquelle la chanson de geste tardive ne saurait être jugée selon de stricts critères d'unité;¹⁵ et je ne crois toujours pas que de tels jugements soient possibles. Mais ce n'est pas l'unité globale d'un texte, auquel nous rattachons aujourd'hui un seul titre, qui est nécessairement en cause. Au contraire: dans la mesure où nous avons fondé nos analyses dans un concept de l'unité globale, et celle-ci seule, nous n'avons pas cherché à comprendre ce que l'épisode en tant que tel pouvait contribuer à l'expérience du texte. Une division en épisodes permet de mieux imaginer quelle a pu être la réception du poème. Un public qui, précisément, ne cherche pas constamment un lien éventuel, d'épisode en épisode, entre la fin des aventures d'un héros et leur début, sera enclin à se laisser affecter par des unités d'action plus compactes et sera moins facilement fourvoyé par la tentation de ramener 25778 vers à une donnée simple. A l'intérieur du cadre général tracé par les aventures du héros éponyme, un événement a lieu—la mort brutale d'Ivorine—qui a des résonances sur le plan général tout en signifiant quelque chose à lui seul. (Cf. les remarques pénétrantes de Suard, "Epopée tardive" 454-55.) Cela permet la victoire finale de Baudouin sans en être la cause, sans troubler ni infléchir la série mythique des actes, sans y introduire un concept parfaitement rigide de la causalité.

Parmi les poèmes qui profitent de l'hypothèse d'un rapport flou entre épisode et texte global, le *Bâtard de Bouillon* vient s'ajouter au *Baudouin de Sebourc*. Dans cette chanson, les mésaventures grotesques du Bâtard de Bouillon seraient la rançon de la concupiscence de ses parents, selon la suggestion que j'ai émise en 1972 et qui, semble-t-il, n'a pas trouvé d'écho.¹⁶ Vu de cet œil-

¹⁵ Voir "Unity and Esthetics of the late *chansons de geste*" *Olifant* 11 (1986): 103-14.

¹⁶ *Le Bâtard de Bouillon*, éd. R.F. Cook (Genève: Droz, 1972), LIII-LVI.

là, le poème devient "interprétable" dans un degré qui empêche de le considérer comme simplement futile. S'agit-il d'une unité sur le plan des "macrocontextes," pour reprendre un terme appliqué à ces textes par Kibler?¹⁷ Il est permis d'envisager ici une structure plus dense, où deux niveaux macrostructuraux coexistent, celui de l'aventure et celui de la leçon. Toujours est-il que c'est une sorte de niveau intermédiaire, encore incomplètement étudié, qui a dû compter pour le public à un certain moment de son contact avec le texte, venant réaffirmer dans son esprit certaines données de la morale commune.

¹⁷ "Chanson d'aventures," 510-11; "Relectures," 110.

Robert F. Cook
University of Virginia

-o-oOo-o-

Personalialia

Renée Liscinsky (Indiana University) is the co-author (with June K. Phillips and Francine Klein) of a very attractively produced comprehension-based first year French textbook, *Quoi de Neuf* (Random House, 1988).

-o-oOo-o-

Don A. Monson (William and Mary) announces three recent articles: "La 'surenchère' chez Chrétien de Troyes," *Poétique* 70 (1987): 231-46; "L'Idéologie du lai de *Lanval*," *Le Moyen Age* 93 (1987): 349-72; and "Andreas Capellanus and the Problem of Irony," *Speculum* 63 (1988): 539-72.

-o-oOo-o-

Stephanie Cain Van d'Elden has recently published an article with epic reverberations that may not show up in our usual bibliographic sources: "Black and White: Contact with the Mediterranean World in Medieval German Narrative," in *The Medieval Mediterranean: Cross-Cultural Contacts*, eds. Marilyn J. Chiat and Kathryn L. Reyerson. Medieval Studies at Minnesota 3. (St. Cloud, MN: North Star Press, 1988) 112-18.

-o-oOo-o-

Michelle Szkilnik, who is currently a visiting assistant professor at the University of Wisconsin, is completing a book on *L'Estoire del Saint Graal*. Her article, "Ecrire en vers, écrire en prose. Le choix de Wauchier de Denain," appeared in *Romania* 107 (1986): 208-30.

-o-oOo-o-

Although officially retired, **Paul Zumthor** is actively pursuing his research on the perception and conception of space in the Middle Ages. Among recent articles, we cite "Observations sur l'écriture médiévale," *Cultura neolatina* 45 (1987): 149-70; "L'Oubli et la tradition," *Le Genre humain* 18 (1988): 105-17; "Körper und Performanz," in *Materialitäten der Kommunikation*, eds. H.-U. Gumbrecht and L. Pfeiffer (Frankfurt/Main: Suhrkamp, 1988) 703-13; "La Mise en scène poétique du moyen âge," in *Der Ursprung der Literatur*, eds. G. Schmolka-Koerdt, P. M. Spagenberg, and D. Tillmann-Bartylla (Munich: Fink, 1988) 191-98; and "Poesia, tradição e esquecimento," followed by "Entrevista com P. Z.," *Folhetim de Folha de São Paulo* (Dec. 17, 1988): 2-11.

-o-oOo-o-

Jeannette Béer continues her collaboration with the *Dictionary of the Middle Ages* (New York: Scribners), with recent articles on "Provençal Language," "Renaut de Beaujeu," "Le Roman de la Rose," and "Vegetius." She has also published a number of reviews and an article, "Richard de Fournival's Anonymous Lady: The Character of the Response to *Le Bestiaire d'amour*" *Romance Philology* 42, 3 (1989): 267-73.

-o-oOo-o-